

La langue qui reste

Par Martin Hervé

GUEULES

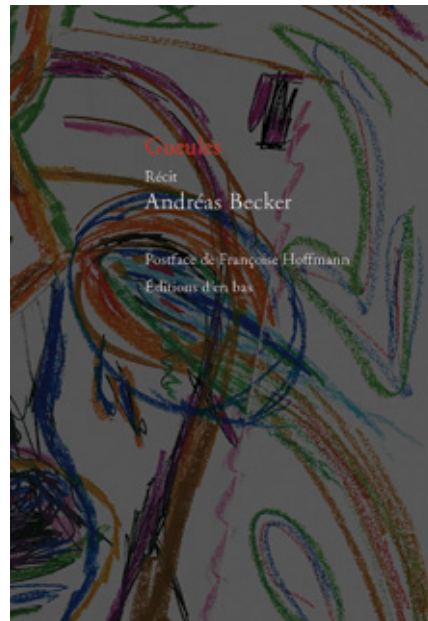
d'Andréas Becker

Éditions d'en bas, 2015, 128 p.

D'altérations en mutilations, de tranchées en membres amputés, la guerre de 1914-1918 a inauguré une série de bouleversements inédits tant sur les corps qui y étaient engagés que sur les lieux mêmes des affrontements. Si le souvenir peut s'avérer volatile et fragile, la chair, elle, ne semble jamais prête à oublier : elle est la page où s'écrit l'histoire. Qu'elle soit de sang et de peau ou de terre et de poussière, qu'importe, tant que l'événement peut y être consigné. Le lieu de mémoire est donc aussi celui du traumatisme, et ce, en dépit de l'herbe qui repousse et du béton qui, peu à peu, vient couler son récit tout de lignes massives. Il faut que le souvenir de la blessure brûle pour que l'on vienne encore s'y recueillir. Puis le temps fait son office, lave et rogne, suture et panse, toute flamme enfin soufflée et désormais plus aucun signe pour commémorer. Mais cette histoire, pour certains, reste en travers de la gorge, si tant est qu'il leur en reste une. Comme elle le relate dans sa postface, l'artiste Françoise Hoffmann a reçu de son grand-père, Alsacien enrôlé dans l'armée allemande, des clichés anonymes de gueules cassées, qu'elle a transmis par la suite à l'écrivain Andréas Becker. De ces faces mutilées et d'ordinaire mutiques, à défaut d'organes pour parler, celui-ci a tiré la matière d'un texte de haute fiction sur le corps et la parole : *Gueules*.

Quelle voix *parle* à travers ce torchis de chair tuméfiée qui fut autrefois une bouche? Comment faire revenir les visages de barbouille et de barbaque de ceux qui ont été repoussés aux limites du territoire et du roman

national (pour peut-être mieux conjurer l'espace chaotique, sans marge ni frontière, de leur face)? Il faut sans doute éprouver soi-même la difficulté de l'entre-deux des langues. C'est depuis cette crevasse inhospitalière que Becker, écrivain allemand, a choisi d'écrire en français, lors de son arrivée dans l'Hexagone, en 1991. Peut-être, à l'instar de Michel Foucault, nourrit-il le rêve d'une littérature défigurante : « *Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus*



de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libre quand il s'agit d'écrire.»

Le premier roman de Becker, *L'effrayable*, paru aux éditions de la Différence, tentait le pari d'incarner le verbe affolé de la schizophrénie, de ses concaténations tordues, filles

d'une tragédie tant intime que collective. Avec *Gueules*, l'écrivain embrasse un nouveau langage désarticulé, brut comme le sont l'art ou la chair de ses créatures. À celui-ci il adjoint ses dessins au noir, tout en zébrures et formes grossières, pour tracer des portraits d'une saisissante naïveté, terrible pourtant, à l'image des photos des soldats reproduites dans le volume. Tantôt effarantes, tantôt insoutenables, celles-ci redécouvrent à notre intention les figures de l'abomination guerrière. Or ces martyrs de guerre sont aussi les signes vivants et paradoxaux des prouesses techniques de l'industrie militaire et de la médecine, spécifiquement de la chirurgie, de l'époque.

On aurait tort néanmoins de croire à une entreprise de sauvetage mémoriel. L'invention est au cœur du geste posé par Becker : à partir d'images de militaires allemands, il divague sur des vies imaginaires de soldats français, affirmant de la sorte une équivalence universelle de l'homme face à l'horreur de la guerre. Si fantasmé que soit donc son tombeau, qui n'a rien d'un mausolée érigé à une quelconque fascination morbide, il bruisse de douleur et de rire, d'une vie qui n'a pas fini de dérailler. Partant, il divulgue aussi un savoir sur le corps, sur la chair broyée puis recrachée par l'histoire, et que l'histoire finit, grâce à la torsion imprimée par l'écriture, par subsumer en un exercice de parole. Retrouver une langue, si désarticulée soit-elle, c'est peut-être pouvoir se soustraire à une fatidique métonymie charnelle : tout sauf n'être qu'un reste.